



HAL
open science

La corrida d'Islero

Eric Baratay

► **To cite this version:**

| Eric Baratay. La corrida d'Islero. Ballast, 2021, 11, pp.114-123. halshs-04781539

HAL Id: halshs-04781539

<https://shs.hal.science/halshs-04781539v1>

Submitted on 13 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La corrida d'Islero

Éric Baratay

De la vie d'Islero, il ne nous reste que sa mort en corrida. Il est devenu, le 28 août 1947 à Linares en Espagne, le taureau le plus célèbre de l'histoire de la corrida en blessant le torero Manolete qui meurt le lendemain de son hémorragie à l'artère fémorale de la jambe droite. Le retentissement est grand et Manolete a droit à des funérailles quasi nationales parce qu'il est considéré comme l'un des plus grands toreros, l'un des fondateurs de la corrida moderne, qu'on voudrait plus centrée sur l'esthétique de la passe que sur l'affrontement avec le taureau.

De cette journée et de cette corrida, la littérature a retenu les aspects humains, cherchant à expliquer le drame, insistant sur l'attitude supposée suicidaire du héros, évoquant pour cela ses déboires en amour ou avec le public, dont une partie préférait Dominguin, le rival présent lui-aussi à Linares, ou encore détaillant les heures écoulées entre la blessure et le décès, pointant du doigt la déficience des soins. Du combat lui-même, d'Islero surtout, il n'est pas dit grand-chose. À tel point qu'on lit des récits divergents, par exemple entre certaines revues taurines de l'époque et l'une des dernières biographies françaises de Manolete¹. Cela ne préoccupe personne car on ne veut voir que le coup de corne sur l'homme. Pourtant, ce qui arrive à l'animal est déterminant pour réaliser ce que vit un taureau, pour infirmer l'idée répandue que la corrida moderne aurait réduit la violence ou qu'elle représente un combat égal, voulu par les deux parties, ou encore pour comprendre la blessure de Manolete. Que le promoteur des corridas faciles, un fait reconnu plus tard par les aficionados², ait été tué au combat représente une contradiction qu'on a voulu surmonter en invoquant un suicide inconscient de Manolete ou en transformant Islero en monstre vicieux. Or, l'attention à l'individu animal, et au collectif qu'il forme avec l'équipe humaine pendant un quart d'heure, permet d'avancer une explication plus sérieuse et plus simple : celle d'une trop grande désinvolture du torero avec une bête très châtiée (c'est-à-dire piquée), donc fortement diminuée.

Pour reconstituer la corrida d'Islero, on peut utiliser la presse taurine de l'époque, qui publie des récits plus ou moins précis, suffisant toutefois pour reconstituer une trame des événements. On peut aussi recourir aux biographies de Manolete mais elles accordent rarement une bonne place à cet épisode, hormis l'instant de la blessure, et se révèlent contradictoires entre elles. On doit éviter les multiples vidéos postées sur internet par des aficionados, souvent constitués de scènes filmées et de photographies prises ailleurs, à un autre moment, avec d'autres taureaux et même pas forcément avec Manolete. Il suffit d'examiner l'allure des palissades pour détecter la fraude !

Il faut surtout utiliser les clichés de Francisco Cano³, le seul photographe présent ce jour-là tandis qu'il n'y avait aucun

¹ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 (qui reprend les compte rendus de *El Ruedo*) ; A. Plantagenet, *Manolete, le calife foudroyé*, Paris, Ramsay, 2007, p. 296-299.

² M. Roumengou, *Les Chutes des taureaux de combat*, Massy, auteur, 1973, *Fraudes sur les taureaux de combat*, Passy, auteur, 1977, *Blessures et mort des taureaux de combat*, Mirepoix, auteur, 1991.

³ Présentées dans le film de É. Maillé, *Manolete*, Canal+ Vidéo, 1997. Beaucoup de films déposés sur Youtube les

cameraman. Ils ont l'inconvénient de n'être que des instantanés, ne restituant pas la continuité du combat, occultant les odeurs, les mouvements, les souffles, les cris, les bruits. Ils permettent cependant de vérifier les dires des témoins et des écrivains, surtout de disséquer les moments importants, d'examiner des postures, des gestes, des états, en particulier de l'animal que beaucoup d'assistants avaient regardé d'un oeil rapide, ne voyant là qu'un taureau banal et préférant le torero. Évidemment, ces photographies sont le fruit d'un regard et d'un parti-pris : elles montrent plus souvent Manolete, seul ou avec d'autres hommes, qu'Islero seul, sauf lorsqu'il est devenu le héros maléfique. Mais certaines s'attardent aussi sur ce couple lors des passes et de l'estocade. Les douze photographies qui le montrent lui rendent ainsi une réalité et une épaisseur et le mettent symboliquement à égalité avec le torero dans leur face à face, tout en rappelant la présence de l'équipe à côté et du public autour. Ces douze photographies vont servir de balises d'indication et de contrôle pour reconstituer les intervalles entre elles, en recourant aussi aux autres témoignages, à tout ce qu'on sait des corridas, ces moments courts et répétitifs, notamment du point de vue des taureaux⁴, et aux savoirs zoologiques,

Pour les hommes, Islero entre dans l'histoire quand il déboule dans l'arène. Pour lui, tout noir sauf le bas-ventre blanc, appartenant au type transformé, moins dangereux (cornes rabaissées et resserrées, tête et avant-train moins élevés), constitué à cette époque, et venu de l'élevage Miura près de Séville, l'expérience commence, lorsque, âgé de seulement trois ans, semble-t-il, et de faible gabarit (295 kg après sa mort, sans la tête et les tripes), représentatif d'une après-guerre qui employa les bovins les plus jeunes et les plus petits de l'histoire de la corrida⁵, il se voit enfermer pour être afeité, c'est-à-dire ses cornes sciées pour être moins dangereuses, pour troubler l'estimation des distances, voire pour dissuader de les utiliser, étant devenues douloureuses, une pratique encore secrète, bien qu'un an plus tôt Manolete ait été publiquement accusé de l'utiliser.

Il n'existe aucun document sur cet instant mais, d'après des descriptions contemporaines d'afeitades⁶, Islero a dû se voir pousser dans une étroite caisse en bois, l'immobilisant, se faire soulever par une corde attachée aux cornes, sa tête et son cou tirés, ses pattes soulevées le faisant gigoter. La lourdeur du corps sur le cou, la colonne vertébrale, les hanches, les membres arrière, l'impossibilité de remuer la tête, de lancer les cornes, le manque d'appui au sol ont dû se traduire par une raideur, une fatigue, de moindres mouvements et moins de cris malgré une crainte maintenue. Il aura ressenti une soudaine douleur, intense, en va-et-vient du fait des coups d'attaque des dents d'une scie, puis explosive lorsque les nerfs sont atteints, vibrante dans le crâne, la colonne vertébrale, les membres⁷, le faisant certainement beugler, haleter, transpirer, emballer le coeur, contracter les muscles, secouer violemment la tête, le dos, les pattes pour retirer la corne. Et vivre cela une seconde fois pour l'autre corne. Puis ressentir de nouvelles douleurs, différentes, hachées puis continues en raison du reprofilage au couteau, du polissage à la lime, corne après corne, le faisant se crispier, se contracter, tout en ayant de plus en plus de difficulté à s'agiter, meugler, en raison de la tétanisation des muscles avec l'ampleur de la fatigue⁸.

mêlent à des photographies antérieures.

⁴ É. Baratay et al., *La Corrida*, Paris, PUF, 1995 ; É. Baratay, *Le Point de vue animal*, op. cit., p. 227-245.

⁵ É. Baratay, *ibid.*, p. 94 ; R. Maillard, *Détection des fraudes exercées chez le taureau de combat*, Thèse, Alfort, 1984, p. 7.

⁶ J. Peyré, *Guadalquivir*, Paris, Flammarion, 1952, p. 276-277 ; P. Maubon, *La Corne du taureau de combat*, Thèse, Alfort, 1956, p. 91-92, 94 (mention d'Islero).

⁷ D'après R. Maillard, *Détection*, op. cit., p. 51.

⁸ É. Maillé, *Manolete*, film cité, photographies 11, 12 montrant les cornes afeitées. D'après C. Gautier, *Le Taureau de*

On ne sait si cela a lieu longtemps auparavant ou juste avant la corrida. Le comportement d'Islero dans l'arène laisse penser à la seconde situation. Il a dû cumuler afeitade, voyage (ou peut-être l'inverse), attente, en les percevant sans doute ainsi : se voit poussé dans un nouveau caisson, un camion, s'effraie de nouveau⁹, encore plus en réalisant la séparation, l'éloignement, en ressentant les vrombissements, les secousses, en éprouvant une douleur intense aux cornes, au crâne, au cou et partout une lancinante fatigue musculaire. Il a dû se rassurer en pouvant sortir dans le corral de l'arène, découvrir d'autres congénères, du même élevage Miura, reconnaître leurs formes, leurs odeurs, rétablir des relations. Puis il a attendu, écouté les étranges vacarmes de la ville, haleté à la chaleur de fin d'été, toujours harassé. Nouvel émoi, pour cet individu d'une espèce grégaire, lors d'une séparation des autres, d'un isolement dans l'obscurité d'un couloir, certainement avec des battements cardiaques plus rapides et une hausse du niveau de cortisol, l'hormone du stress. Cinquième et avant-dernier taureau de la corrida du jour, il a attendu longtemps, exploré le lieu, tête tendue, nasaux dilatés, écouté, oreilles dressées en avant, les vociférations proches, inconnues du public, ressenti les relents alarmants, faits d'odeurs et de phéromones, de congénères stressés, partant puis ramenés¹⁰.

Les témoignages sur l'attitude d'Islero débutent avec son entrée dans l'arène. Il perçoit soudainement une lumière, s'élançe pour sortir, voir, repérer, arrive brusquement, doit accommoder un temps sa vue panoramique d'un flanc l'autre. Devant, grâce à une vision binoculaire, profonde, en relief, il perçoit des obstacles étagés (: d'abord des hommes séparés, aux légers mouvements, puis des parois immobiles, puis des humains assemblés, agités), mais sur les côtés, avec sa vision bovine monoculaire, aplatie¹¹, ce sont des formes coagulées, immobiles ou mouvantes. Il court en rond (une ou plusieurs fois, les sources ne précisent pas), en posture d'alerte, tête en avant, haute, pour regarder ces présences-obstacles tout autour, pour entendre, oreilles dressées, mobiles, des clameurs inhabituelles, aigües, stressantes tout autour, pour sentir, museau à l'horizontale, des effluves inconnus au loin, d'urine de congénères, dégageant des phéromones de stress, plus près. Il éprouve un vif sentiment de péril, d'alerte au prédateur, de panique d'herbivore. Ne pouvant fuir, il se replie dans une zone sans présence, au centre du terrain, moins dangereuse. S'arrête, mais en

combat, Thèse, Toulouse, 1990, p. 132-133 ; T. Dhenin, *Études morphométriques de la corne du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 1999, p. 28-71 ; F.C. Fuentes et al., « Caractérisation de certains paramètres biométriques chez le taureau de combat », *Revue de médecine vétérinaire*, 152, 2001, p. 157-164.

⁹ D'après C. Gautier, *ibid.*, p. 124-126 ; A. Brulé et al. « Le transport routier des bovins », *8^e Rencontres Recherches ruminants*, Paris, INRA, 2001, p. 121-124 ; A. Brulé, « Effet du transport routier sur le bien-être des bovins », *Bulletin de l'Académie vétérinaire de France*, 157, 2004, 1, p. 54-60 ; N. Mirabaud, *Influence de la conduite en élevage, du transport et du séjour dans les corrales sur les performances du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 2010, p. 48-75.

¹⁰ D'après *Biomécanique de la tauromachie*, Arles, ASMCT, 1996, p. 123, 151 ; A. Dimberton, *La sécurité de l'éleveur et le bien-être des bovins pendant la contention*, Thèse, Lyon, 1999, p. 68-71 ; A. Boissy et al., « Behavioral, Cardiac and Cortisol Responses to Brief Peer Separation and Reunion in Cattle », *Physiology and Behavior*, 61, 1997, p. 693-699.

¹¹ D'après A. Dimberton, *ibid.*, p. 46-51 ; L. Guigi, *La Particularité de l'oeil et de la vision du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 1989, p. 40-59, 72.

vivant une forte émotion, une agitation cardiaque, une transpiration, et faisant d'incessants mouvements pour surveiller, dont des rotations pour observer derrière¹².

Pendant ce temps, le public accueille bruyamment ce nouveau taureau, commente à voix haute ses impressions tandis que l'équipe, immobile, l'examine, l'évalue, pense sans doute qu'il faudra mieux l'amener à l'estocade que le premier tué par Manolete qui a dû s'y prendre à deux fois. L'arrêt d'Islero indique sa compréhension d'une inégalité de force, d'une impossibilité de fuir, mais aussi un sentiment personnel de ne pouvoir repousser cet environnement hostile, alors que d'autres congénères peuvent se montrer plus réactifs selon leur tempérament. Comme beaucoup d'animaux partageant ce ressenti¹³, cela le rend apathique. Ce que confirment les laconiques versions humaines à propos du début du premier tercio : pour les spectateurs, futurs témoins ou chroniqueurs, Islero ne joue pas le jeu, ne se montre pas un bon taureau ; il prend les capes « sans enthousiasme », avec retard, retenue, « dégoût », freine au dernier moment, notamment sur son côté droit¹⁴.

Car, il voit des hommes-larges, agrandis par les capes sur un côté, arriver dans son espace de repli, s'inquiète, avec une tension croissante, des accélérations cardiaque et respiratoire, entend des cris brefs, perçoit des mouvements ondulants de ces formes larges, qu'il ne peut séparer en deux, homme et cape, la forte acuité visuelle des bovins lui faisant décomposer le mouvement en un ensemble de photographies liées, rassemblant les corps, là où les humains voient un film les détachant nettement. Il recule, s'arrête, attend, inquiet, perçoit un homme-large crier, onduler, entrer dans sa zone de réaction obligatoire, de fuite ou d'attaque, chez lui moins grande que chez d'autres par dispositions individuelles moins agressives. Se met en position de menace, dos courbé, tête abaissée pour être le plus imposant possible, montrer le front et les cornes, avec un sabot grattant le sol, la queue levée, agitée, les oreilles basses, en arrière. Pas de recul de l'homme-large. Alors démarre, mais d'une charge retenue, hésitant à attaquer puis frapper, voulant faire partir plus que heurter, gardant de violentes douleurs aux cornes, au crâne, au cou, une persistance du trauma de l'afeitade. Pas de recul du péril. Il charge sur la partie la plus dangereuse, la plus avancée, la plus mouvante, le côté extérieur de la cape, mise en avant pour l'attirer alors que l'homme est de l'autre côté de l'ensemble, en arrière, immobile. Soudain, juste avant le péril, sa vue se brouille, surtout à droite, du fait d'une presbytie, inégale d'un oeil l'autre, plus forte côté droit ; il freine aussitôt, surtout de ce côté droit, ce qui le déporte sur sa corne gauche par laquelle il entre dans le péril,

¹² D'après C. Gauthier, *Le Taureau*, op. cit., p. 123-133 ; J. Lensink et al., *L'Observation du troupeau bovin*, Paris, France Agricole, 2006, chap. 2, 4 ; D. Berthelot et al., *Manipulations et interventions sur le bétail*, Paris, Foucher, 1988, tome II, p. 11-15 ; L. Guigi, *La Particularité*, op. cit., p. 40-59, 72 ; J. Vauclair et al. (dir.), *Éthologie cognitive*, Paris, Ophrys, 2004, p. 102 ; C. Bourguet et al., « Élevage, abattage et corrida : de quoi les bovins ont-ils peur ? », in C. Béata (dir.), *La Peur*, Marseille, Solal, 2011, p. 175-183.

¹³ A. Boissy et al. (éd.), *Éthologie appliquée*, Versailles, Quae, 2009, p. 177-179 ; L. Desiré et al., « Emotions in Farm Animals », *Behavioural Process*, 60, 2002, p. 81-85.

¹⁴ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 (cit. 1) ; C. Tejares, film *Muerte de Manolete*, sur Youtube, reprenant *El Ruedo* (cit. 2).

poussant pour relever la tête et encorner ce danger qui disparaît, réapparaît aussitôt sur l'autre oeil sans qu'il puisse réagir, son poids étant engagé de l'autre côté. Il ralentit, tourne, s'arrête. Le danger est toujours là, ondulant, criant, avançant. Incompréhension, stress croissant, hésitation à repartir puis charge obligée, retenue, freinée, encore et encore¹⁵.

Les documents n'indiquent pas le nombre de passes effectuées par Islero, sans doute assez peu, vu son comportement qui suscite deux réactions humaines. Dominantes et stridentes : les huées du public ignorant l'éthologie bovine et plaquant une lecture guerrière qui fait juger l'animal lâche (« manso ») et « truqueur », parce qu'il varie sa vitesse d'attaque et donne des coups de corne sur le côté en s'engouffrant dans la cape, alors qu'il devrait accepter le combat, se montrer noble et brave en chargeant droit sans varier ni dévier ! Confidentielle, émise à voix basse ou d'un geste ou d'un regard : la décision de Manolete de châtier durement à la pique ce taureau indécis et surtout hypermétrope (les équipes sachant détecter les presbytes et les myopes à leurs comportements), le faisant hésiter et encorner en tout sens quand sa vue se brouille en arrivant sur l'obstacle, ce qui le rend imprévisible donc dangereux. Il s'agit de le fatiguer suffisamment pour le régulariser dans sa course, le dissuader de varier, surtout s'il faut plusieurs estocades comme l'ont nécessité tous les taureaux de cette journée¹⁶.

Islero voit alors un obstacle plus massif, le picador à cheval, avancer en biais pour offrir un large flanc et l'attirer. Nouveau sentiment de danger, nouvelle menace mais en vain. Il charge. Les documents ne mentionnent pas de réticence de sa part, sans doute parce que la répétition d'événements stressants a permis une adaptation, un passage du stress en phase d'alarme à celui en phase de résistance. Il oublie la douleur des cornes, veut réagir et affronter, enfonce ses cornes dans l'obstacle, pousse de l'arrière-train, appuie sur l'avant-train, relève le cou pour rejeter, effectue ainsi une forte mobilisation énergétique et musculaire, favorisée par le cortisol produit par le stress initial, tandis que les catécholamines, libérées par ce stress, font augmenter et circuler plus vite la quantité d'énergie disponible, par élévation des intensités cardiaque, respiratoire, sanguine, d'où un état temporaire mieux adapté¹⁷. Soudain, il éprouve une extrême douleur au dos, pénétrant le corps, explosant ; beugle, souffle, se crispe, se mobilise pour surmonter la souffrance, rassembler les

¹⁵ D'après L. Guigi, *La Particularité*, *op. cit.*, p. 68-78 ; J. Lensik et al., *L'Observation*, *op. cit.*, p. 23-25, 32-33, 64-66 ; P. Maubon, *La Corne*, *op. cit.*, p. 69-70, 98-99 ; M.C. Acena et al., « Activation de l'axe corticotrope chez le taureau de combat », *Revue de médecine vétérinaire*, 147, 1996, p. 154-155 ; B. Silva et al., « Genetic parameters of aggressiveness, ferocity and mobility in the fighting bull breed », *Animal Research*, 55, 2006, p. 68-70 ; P. Le Neindre et al., « Individual differences in docility in Limousin cattle », *Journal of Animal Science*, 73, 1995, p. 2249-2253.

¹⁶ É. Maillé, *Manolete*, film cité (cit.) ; J.V. Puente, *Manolete*, Paris, Del Duca, 1961, p. 209 (cit.) ; *Toros*, janvier 1948, p. 2.

¹⁷ D'après M.C. Acena et al., « Activation », *op. cit.*, p. 154 ; J. Lensik et al., *L'Observation*, *op. cit.*, p. 32-33 ; P. Maubon, *La Corne*, *op. cit.*, p. 74-75 ; M.C. Ferret, *Bases anatomiques et physiologiques de la sélection et du comportement du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 2005, p. 102-106 ; P. Fiora, *Influence de l'apport de glucoformateurs et d'anti-oxydants sur le comportement du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 2011 ; F. Martiez-Gomariz et al., « Types de fibres du muscle squelettique du taureau de combat », *Revue de médecine vétérinaire*, 154, 2003, p. 531-536.

forces, pousser plus, repousser, pouvoir s'enfuir.

Les documents ne s'accordent pas sur le nombre de piques (une ou trois) mais sur leur violence et leur profondeur : le picador « le pique et le châtie durement (...), enfonçant le fer profondément », et cela, probablement, en terrain inversé, pour coincer Islero entre la palissade et le cheval, le forcer à refouler celui-ci pour s'enfuir et regagner son refuge au centre de la piste. Les photographies des passes (il n'en existe pas pour les piques) montrent, par le trajet d'écoulement du sang, que le picador a visé le début du dos, et non le cou ou le point entre les épaules, pourtant le seul endroit autorisé par le règlement, de manière à faire saigner abondamment et affaiblir fortement¹⁸.

Les violents efforts d'Islero avec ses cornes, son cou, ses pattes sont entravés par le poids croissant de la lance dans le dos, rabaissant, écrasant, provoquant une panique de la proie coincée, tête basse et cornes empêtrées dans l'homme-cheval. Il respire difficilement, du fait de la mauvaise oxygénation du sang, souffre de plus en plus forte dans les chairs dorsales percées, cisailées, vrillées. La profondeur n'a pas été mesurée ensuite, mais la pointe d'acier, le cylindre cordé et un bon bout du manche en bois ayant pénétré, on peut penser à 20-30 cm sur un diamètre de 4 cm, peut-être en brisant des côtes, voire atteignant les poumons mais l'hémorragie externe, musculaire, paraissant assez forte, indiquerait plutôt le contraire. D'où sa sensation d'épuisement, avec le sang coulant sur les flancs, à l'arrière des épaules, le long des pattes, jusqu'aux sabots, son angoisse au comble, avec une importante sécrétion de l'hormone corticotrope libérant des glucocorticoïdes pour lutter contre. Soudain, avec le glissement de l'homme-cheval, le picador faisant pivoter sa monture sur place, il perçoit un espace de fuite sur un côté, ressent une poussée de la pique sur les chairs du même côté, démarre par là, retourne dans la zone refuge, s'arrête. Il souffre violement, se sent harassé (avec la baisse des réserves en glycogène, l'énergie première pour la contraction musculaire et les mouvements, et, à l'inverse, la concentration croissante d'acide lactique et un début d'acidose). Il respire fortement, narines dilatées, bouche ouverte, pour reconstituer des réserves en oxygène, tient tête et oreilles baissées, queue repliée entre les jambes, en signe de peur et de douleur, manifeste ainsi un désir de ne plus bouger, de se reposer en ce début du stress d'épuisement avec déclin des capacités de réaction, garde les traits figés pour cacher les blessures et la douleur, ne pas attirer les prédateurs, un comportement des espèces-proies quand la fuite est impossible, qui fait croire ou laisse affirmer aux aficionados que les taureaux ne ressentent guère la douleur¹⁹.

Pendant ce temps, le public hue le picador, l'accusant d'avoir trop piqué et faussé un combat qu'on prétend égal. La présidence rappelle l'homme à l'ordre et lui inflige une amende. Protestations et

¹⁸ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 (cit.) ; photographies 3, 4, 5, 7 dans É. Maillé, *Manolete*, film cité.

¹⁹ D'après M.C. Acena et al., « Modifications hématologiques et musculaires pendant la corrida », *Revue de médecine vétérinaire*, 146, 1995, p. 279-281 ; *Biomécanique, op. cit.*, p. 144-150 ; B. Picard et al., « Caractéristiques physiologiques de taureaux de la race brave », *Revue de médecine vétérinaire*, 2006, 5, p. 299-300 ; M. Daure, *La Pique, le picador, le taureau*, Thèse, Toulouse, 2000, p. 27-58, 72-95 ; G. Chapouthier, « La douleur : des animaux à l'homme », in T. Auffrey Van der Kamp et al., *Homme et animal*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 42-43.

justifications factices de l'équipe ; l'essentiel étant que le travail de préparation soit fait pour le torero. Car le public le voit et les chroniqueurs sont unanimes : Islero « arrive décomposé aux banderilles »²⁰.

Il voit des prédateurs arrivant, appelant, s'inquiète, remonte sa tête, tient son encolure à l'horizontale, relève sa queue, mais ne s'élance pas : énorme souffrance, forte lassitude, mais aussi début d'expérience, les Miura apprenant plus vite que beaucoup d'autres. Il attend, vigilant, observe les prédateurs en tournant pour voir par devant, estimer les distances, n'a plus assez de force pour attaquer mais encore assez pour défendre, ces humains n'étant plus un danger potentiel à faire fuir mais de réels prédateurs à repousser. Cela oblige les banderilleros, l'un après l'autre, à s'approcher de plus en plus dans l'espoir de le faire démarrer pour une charge franche.

Islero perçoit l'arrivée rapide d'un nuisible, se concentre, se mobilise, démarre au dernier moment pour s'économiser. Comme l'image du prédateur se brouille lorsqu'il arrive près, du fait de la presbytie aggravée par la fatigue jouant sur la pression intra-oculaire, les muscles ciliaires et les rouges de l'oeil, il charge en coupant de biais sur la partie la plus visible, la plus grosse, en fait le corps de l'homme sur le côté (et non les bras et les banderilles devant, en avant, mais mal vus), qui s'échappe sur le côté gauche. Il donne un sec coup de tête en cette direction, au jugé, frôle, ressent aussitôt deux violentes perforations au dos, à gauche du garrot, beugle, souffle, s'arrête, se retourne, perçoit une nouvelle attaque d'un nuisible, charge en oblique, ressent de nouvelles perforations, plus bas, sur l'épaule gauche, s'arrête, voit le prédateur s'éloigner, souffre plus, devient plus faible, respire fortement, observe, cou penché, tête baissée, oreilles repliées : clameurs incessantes, mouvements près des barrières, odeur du sang s'écoulant sur les épaules ; il attend, avec la tension psychologique de la proie atteinte, diminuée, cernée, guettée²¹.

Ce comportement d'Islero, dont le public ne retient que le fait qu'il « coupe le terrain et donne des coups de tête secs », contrairement à ce que devraient être les bonnes manières de taureaux braves et nobles, confirme l'assistance dans l'idée qu'il s'agit d'un truqueur qui ne veut pas se prêter au combat et dont il faut vite se débarrasser. Pour Manolete, qui a vu l'un des deux banderilleros friser le coup de corne et les deux ne planter que sur la partie gauche de l'animal, la plus proche, jamais sur son épaule opposée, droite (comme le montrent les photographies), sans respecter la règle mais pour pouvoir s'esquiver plus vite, c'est probablement la conviction que ce taureau mal voyant est encore trop lesté pour une estocade sans risque et qu'il faut le travailler aux passes pour l'affaiblir encore. Les photographies (confirmant les premiers récits) montrent que Manolete décide de ne faire ses passes de faena qu'avec la muleta dans la main droite, ce qui lui permet de soutenir l'étoffe avec l'épée factice (toujours tenue par cette main), de la déployer au maximum en largeur, de

²⁰ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 (cit.), janvier 1948, p. 2.

²¹ Photographies 3, 4, 7 dans É. Maillé, *Manolete*, film cité. D'après L. Guigi, *Particularité*, *op. cit.*, p. 65 ; P. Maubon, *La Corne*, *op. cit.*, p. 74, 78 ; M.C. Ferret, *Bases*, *op. cit.*, p. 80-83

présenter un grand leurre qui attire davantage ce taureau presbyte que lui (placé de profil, moins large), d'augmenter la distance entre les deux protagonistes, alors que les passes de la main gauche, sans épée, sont plus étroites et pourraient rendre dangereux un coup de tête imprévu. Manolete commence par de brèves passes d'essai, avec la muleta très déployée, éloignée de lui au maximum par le bras tendu, et portée sur la corne extérieure, la gauche, pour maintenir la bête au plus loin. Il décide ensuite de faire des passes de près mais en rond pour plus de sécurité, c'est-à-dire sans relever la muleta et l'amener vers soi après que le taureau est passé, mais en la laissant traîner devant, sur le sol, pour la faire tourner de l'autre côté puis recommencer une passe en sens contraire, en maintenant ainsi l'animal tête baissée dans le leurre, sans occasion de remonter la tête et de donner des coups de biais²².

Ainsi, Islero perçoit un prédateur approchant, s'angoisse, mobilise ses sens et ses forces, relève sa tête, ses oreilles, sa queue, surveille, attend. Face à l'arrivée très proche des cris, des ondulations, il charge en quelques foulées sur la partie la plus importante, la plus avancée, la plus mouvante, en fait la muleta qui disparaît par la gauche, qu'il tente d'écorner de ce côté, qui réapparaît à l'arrière droit, le fait se retourner, repartir une ou deux fois, s'arrêter tout en percevant d'énormes clameurs autour. Le nuisible s'approchant de nouveau, l'avant très bas, il charge, muflé au ras du sol, queue balancée, ne peut atteindre ce prédateur qui fuit lentement, l'avant traînant à terre, juste devant, le poursuit en maintenant sa charge basse, vire, court, vire, court, sans cesse, la vue de plus en plus brouillée, l'empêchant de distinguer l'homme immobile de la muleta tournant, les souffrances dorsales de plus en plus intenses, avec les chairs lacérées par les banderilles sautant à chaque mouvement, les perforations profondes aggravées par l'incessante ronde, le travail continu du dos, des épaules, de l'arrière-train pour courir en cercle. La fatigue est croissante, la tête baissée de plus en plus lourde, le cou tendu de plus en plus ankylosé, l'avant-train de plus en plus écrasé par le poids porté en avant, la sensation d'épuisement plus forte (avec la raréfaction des réserves de glycogène et l'acidose, très supérieure à celle d'un pur-sang en fin de course), la respiration difficile et insuffisante, du fait d'une tête trop basse, ne ravitaillant pas assez en oxygène, l'accentuation de l'hémorragie externe, la difficulté croissante à ravitailler les muscles en énergie et en oxygène. Nouvelle disparition du nuisible sur le côté, il ralentit, s'arrête²³.

Voyant le taureau désormais incapable de lancer sa tête sur les côtés, Manolete décide de terminer la faena avec quatre manoletinas d'affilée²⁴, une passe qu'il a popularisée, qui porte son nom, qui s'effectue en se tenant face au taureau, la muleta sur le côté, bien déployée par l'épée dans la main

²² *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 (cit.).

²³ Photographies 1, 2 dans É. Maillé, *Manolete*, film cité. D'après M.C. Acena et al., « Modifications », *op. cit.*, p. 280 ; *Biomécanique*, *op. cit.*, p. 144-148 ; A. Dimberton, *La Sécurité*, *op. cit.*, p. 51 ; C. Ameslan, *Détermination des facteurs responsables de la faiblesse des taureaux de combat*, Thèse, Toulouse, 2000, p. 40, 211 ; J. Garcia-Schneider, *Développement et validation d'une nouvelle méthode quantitative et objective d'évaluation du comportement et des dépenses énergétiques du taureau brave*, Thèse, Toulouse, 2008.

²⁴ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1.

droite et tendue par la main gauche passée derrière le dos, pour attirer l'animal sur elle ; lorsque celui-ci arrive, le torero fait passer l'étoffe par dessus la tête et le corps de l'animal puis effectue un demi-tour sur lui-même pour être en place au retour du taureau en sens inverse et recommencer. Cela demande un taureau « franc », dans le langage des aficionados, c'est-à-dire ne déviant pas sa course ; ce que fait Islero épuisé, comme le montrent les photographies.

Il perçoit un retour du prédateur, charge sur la partie la plus large, la plus agitée, tête très basse, de plus en plus pesante, voit le prédateur passer par dessus, ne peut relever sa tête, même pas à l'horizontale, ni sauter pour encorner, peine à freiner et repartir dans l'autre sens, n'a plus que des mouvements d'automate, plusieurs fois de suite, s'arrête ; perception ouatée d'un vacarme²⁵.

Ovation du public, transporté par cette faena de près qui lui donne l'impression d'une danse à deux et d'une mise en danger volontaire, téméraire, du torero face à un taureau tricheur²⁶, deux aspects qui l'attirent dans les arènes à partir de ce milieu de siècle. Alors que Manolete a fait amplement préparer l'animal puis a choisi les manières les moins risquées, car aucun torero n'aspire aux blessures pour faire frémir des spectateurs confortablement assis. Ici comme ailleurs, les trois corridas, celle vue, construite, imaginée par le public, celle du torero et celle du taureau forment des vécus superposés qui se rejoignent parfois, s'ignorent souvent.

Épuisé, incapable de bouger du fait de son délabrement physiologique, notamment sa destruction musculaire accompagnée d'une souffrance intense qu'on sait maintenant mesurer, Islero écoute mollement une clameur stridente, s'effraie de nouveau à la vue brouillée de l'approche du dernier prédateur s'arrêtant tout près, s'oblige à remonter la tête à l'horizontale, ressent mollement un toucher de sa corne droite, jusqu'à sa base, un endroit très sensible, peine à remuer les oreilles, balancer la queue sans pouvoir la relever, sans donner un mouvement de corne et encore moins du corps, s'enfonce dans une lourde torpeur, déjà ailleurs, écoute et flaire de plus en plus faiblement, voit de moins en moins de près ou de loin, notamment devant, car l'épuisement fait contracter les muscles des bulbes oculaires, rétracter les yeux dans les orbites et prendre une position plus latérale qui réduit la vision de face²⁷.

Manolete se tient à peu près à un mètre, de profil pour être moins vu du taureau, la muleta au contraire de face pour attirer son attention et être vite portée devant lui s'il réagit. Le torero touche la corne droite avec la main gauche à la fois pour vérifier les réactions du taureau (leur absence prévue lui fait confirmer qu'il est bon pour l'estocade mais l'engage dans un sentiment de facilité) et pour époustoufler à bon compte l'assistance, qu'il regarde d'un air de défi, pour renforcer le mythe d'une corrida moderne artistique et dangereuse. Déjà, durant les passes en rond, il avait mis la main sur le dos de l'animal défilant devant lui. Ovation du public : quelle témérité ! si proche ! la main

²⁵ Photographies et commentaires dans le film cité d'É. Maillé.

²⁶ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1.

²⁷ Photographie 7 dans É. Maillé, *Manolete*, film cité. D'après L. Guigi, *La Particularité*, op. cit., p. 65 ; B. Picard et al., « Caractéristiques », op. cit., p. 300 (cit.).

sur la corne de la brute ! Manolete s'éloigne un peu puis s'élanche de profil, l'épée dans la main droite, la muleta portée en avant de la main gauche. La célèbre photographie de l'estocade montre l'erreur de jugement et le mépris pour Islero : il déporte très peu la muleta sur sa droite, pour y attirer le taureau s'il bouge et pouvoir s'esquiver à gauche ; sa main gauche reste au milieu du corps et l'essentiel de l'étoffe est devant sa jambe gauche, parce qu'il ne croit plus en un mouvement brusque de l'animal ni en un écart de tête.

Islero perçoit l'éloignement du prédateur, abaisse sa tête si lourde, devine une attaque brusque côté droit, la superposition de l'étoffe devant et de l'homme derrière ayant dû lui permettre de voir un peu, réagit par réflexe, mobilise ses dernières forces sur ce côté, pousse un peu de l'arrière, la queue à peine remontée, avance d'un pas de la patte avant droit, déporte la tête sur cette droite pour prendre le drap, ressent une soudaine douleur entre les épaules (Manolete, sûr de lui, enfonçant lentement l'épée, jusqu'aux deux tiers, à l'endroit recommandé - la cruz - entre la colonne et une épaule), une souffrance exacerbée, descendant progressivement, profondément, traversant les muscles dorsaux, perçant les poumons, s'enfonçant dedans, tranchant une grosse veine... sans atteindre le coeur très bas car la mort aurait été quasi immédiate. Il contracte tout son corps, remonte brusquement sa tête, qui, par manque de force, était peu descendue pour charger, sa corne gauche entrant aussitôt dans un obstacle emporté, en fait la cuisse droite du torero²⁸.

Soulevé, Manolete pivote, retombe sur la tête du taureau, la cuisse s'enfonçant à nouveau dans la corne ouvrant une seconde trajectoire dans les chairs²⁹, et s'aplatit entre les pattes avant d'Islero dont la tête est rabaissée par ce poids, le corps emporté, précipité en avant, faisant croire à beaucoup à une volonté de réencorner au sol ce que les photographies infirment, comme elles montrent que les peones n'ont pas eu à faire partir l'animal. Islero passe par-dessus l'obstacle au sol, fuit vers les portes repérées par la vue et l'odorat réactivés, s'arrête devant. Ressent une énorme langueur, l'effacement des images, des odeurs, des bruits, devient indifférent à l'entourage, subit des convulsions, l'inconscience (l'hémorragie interne réduisant l'oxygénation des tissus, augmentant leur teneur en gaz carbonique, emplissant les poumons), s'affale... soupirs convulsifs³⁰.

18h42. Ses cornes sont encordées pour l'évacuer avec deux chevaux. Aussitôt célèbre, il est photographié dans les coulisses, entouré d'hommes, couché sur le flanc, tête soulevée, reposant sur sa corne droite, yeux ouverts, oreilles, mâchoire inférieure et langue pendantes. Sa queue et ses oreilles sont coupées pour les offrir à Manolete allongé à l'infirmerie, qui a estoqué là son 1021^e taureau. Islero est ensuite pesé, dépecé, et sa tête est subtilisée pour cacher l'afeitado³¹. Mal soigné, Manolete meurt le lendemain à 5 h du matin. L'un était un dieu, l'autre une brute, paraît-il.

²⁸ Photographie 8 dans É. Maillé, *ibid.* ; *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1.

²⁹ M. Roumengou, *Dossier Manolete*, Mirepoix, auteur, 1999, p. 70.

³⁰ *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1 ; photographies 9, 10 dans É. Maillé, *Manolete*, film cité. D'après P. Matte, *Blessure et mort du taureau de combat*, Thèse, Toulouse, 1929, p. 60, 88-89 ; B. Picard et al., « Caractéristiques », *op. cit.*, p. 300.

³¹ Photographies 11, 12 dans É. Maillé, *ibid.* ; *Toros*, septembre-octobre 1947, p. 1, octobre 1947, p. 13.

Car Islero devient vite l'incarnation du « toro meurtrier », de la sauvagerie de ces bêtes, de la nécessité philosophique de la corrida où l'homme doit vaincre la force brute de la nature. Le lendemain, Eduardo Miura abat la mère de ce taureau pour la punir d'avoir engendré un monstre. La photographie du cadavre d'Islero est diffusée partout pour montrer que justice a été faite et elle devient son portrait officiel. Sa peau est ensuite exposée, comme en expiation, au musée taurin de Cordoue et sa prétendue tête taxidermée est exhibée dans un restaurant madrilène... alors qu'il est très improbable que celle-ci soit la sienne ! Ce faux aux grandes cornes (non sciées) sert à prouver qu'Islero était un tueur né ! Le petit taureau fuyant est même devenu sur internet une bête imposante de 495 kg, qui aurait, dans sa furie, essayé d'encorner plusieurs fois Manolete à terre et des films trafiqués, montrant d'autres taureaux, abondent en ligne pour le prouver³² ! La double négation, de ce qu'il était et de ce qu'il a subi, permet de remplacer sa réalité par une comédie humaine.

³² *Life*, 15 septembre 1947, p. 47 ; *Toros*, janvier 1948, p. 3 (cit.) ; A. Plantagenet, *Manolete, op. cit.*, p. 327 ; « Islero » sur Wikipedia en 2012 ; voir les films sur Youtube.